



ROMAN

Sous le pommier

AMÉLIE VAN HECKE



Amélie Van Hecke

Sous le pommier

© Amélie Van Hecke, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-3210-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Prologue

La nuit est tombée, l'air commence à se rafraichir mais le jardin livre son charme le plus certain en cette saison. La pression de sa main dans la mienne confirme ce que je sais déjà : un lien nous unit. Et je sais aussi que cela nous vaudra bien des ennuis si quelqu'un vient à être au courant.

1

Le doyen de la faculté d'Histoire avait prononcé mon nom d'une voix claire et distincte : Lisa Gillet, proclamée avec grande distinction. Je croisai le regard plein de fierté de mon père et me levai pour monter sur l'estrade où une foule d'étudiants se succéderaient après moi. En moi-même raisonnait la promesse que je m'étais faite quelques mois auparavant : si je terminais mes études avec brio, je m'accorderais le voyage dont je rêvais depuis de longues années.

Après la cérémonie, il y eut le drink traditionnel. Les diplômés, en toge et mortier, étaient tout sourire entourés de leurs proches. Je rayonnais aussi. J'étais fière de moi et heureuse d'intégrer mon père à ce monde qui avait été le mien durant cinq années. Je le présentai à mes quelques connaissances, même s'il est vrai que j'avais accordé plus d'importance à mes cours qu'à d'éventuelles rencontres durant mes études. Je discutai aussi avec mes enseignants, qui me saluèrent pour mon excellent mémoire. J'étais en ébullition : cet instant, j'y pensais depuis longtemps.

— En tout cas, prenez le temps de considérer ma proposition, mademoiselle Gillet, me souffla mon promoteur.

Je hochai pudiquement la tête. La possibilité d'un doctorat avait été évoquée mais je me mettais des barrières tant j'avais peur de ne pas être à la hauteur de ce défi. Je me laissais l'été pour y réfléchir, entre autres choses.

Une conversation gênée s'installa entre le professeur Fléchy, mon père et moi. La flûte de champagne que nous tenions chacun à la main n'aidait pas à rendre l'interaction plus fluide. Un serveur portant un plateau couvert de petits fours passa et nous nous jetâmes tous dessus afin de désamorcer le malaise. Soudain, une femme que je ne connaissais pas tapota l'épaule de mon enseignant.

— Paul, excuse-moi de te déranger.

— Pas de problème, que se passe-t-il ?

Elle lui glissa un mot à l'oreille et il s'éloigna de nous d'un air désolé. Je soufflai un bon coup. J'avais le sentiment d'avoir rempli ma tâche. Je voyais bien que mon père était un peu perplexe quant au fait qu'à part des « Félicitations », je n'avais pas beaucoup d'échanges avec les autres étudiants. Je m'étais tellement attardée sur mes cours que j'en avais parfois négligé l'aspect humain de la formation.

Dès que ce fut possible tout en restant décent, je demandai à mon père de rentrer à la maison. Il semblait étonné que je ne veuille pas rester plus longtemps mais ne posa pas de question. Arrivés chez nous, nous nous préparâmes à manger et débouchâmes une bonne bouteille de pinot noir.

— Ce n'est pas tous les jours que ma fille unique est diplômée !

En effet, c'était un événement à célébrer. La soirée fut bonne, pleine de discussions et de souvenirs d'enfance. Maman fut évoquée à maintes reprises aussi, elle qui m'avait appris à lire à seulement quatre ans.

— Je suis sûr que c'est grâce à elle que tu as toujours eu une longueur d'avance sur les autres en classe.

— C'est grâce à vous deux. Vous avez toujours été là pour m'encourager et m'aider.

— C'est aussi et surtout grâce à toi, ton intelligence et ta motivation sans faille.

À cet instant, il se leva. Je l'observai à la dérobée et il me parut plus âgé, moins en forme que d'habitude. Mais peut-être était-ce habituel de prendre un

coup de vieux quand votre enfant unique quittait les bancs de l'école et s'apprêtait à commencer sa vie d'adulte ?

— Sur ces belles paroles, moi je vais me coucher.

Il débarrassa les assiettes qu'il déposa dans l'évier, m'embrassa sur le front et quitta la pièce. Je l'entendis monter les escaliers et passer par la salle de bains. Je restai un instant seule, assise à la table de la cuisine. Je fermai les yeux et me laissai envahir par les réminiscences. Cette table avait été le témoin de tant de moments, aussi bons que douloureux. Quand maman faisait à manger, que de délicieux effluves du repas parvenaient jusqu'à ma chambre et que je descendais pour l'aider. Quand on dansait comme des folles, la chaîne Hi-fi réglée sur le volume maximum, et que papa, rentrant du travail, nous trouvait rouges de transpiration et ivres de joie. Quand elle me hurlait dessus si je ne connaissais pas une de mes leçons sur le bout des doigts parce que « l'éducation, c'est un privilège et on ne rigole pas avec ça ». Quand mes parents m'avaient annoncé qu'elle était malade.

Je me résignai finalement à me lever aussi. Une fois la vaisselle faite, je m'autorisai à aller au lit. Cela faisait partie de mon éducation qui était restée très traditionnelle. Ma mère faisait toutes les tâches ménagères et, après son départ, je pris le relais, malgré mes réticences plus que sérieuses à ce sujet. Mais je voulais éviter les conflits donc je m'exécutais. Aussitôt la tête posée sur l'oreiller, je m'endormis, épuisée par cette journée chargée.

*

Le lendemain fut consacré à la préparation de mon périple. Je voulais partir au plus vite. Bien sûr, comme je m'y prenais tard, les billets étaient horriblement chers. Mais j'économisais depuis longtemps pour cela. Si je n'avais pas réservé avant, c'est parce que persistait toujours cette crainte au fond de moi de ne pas réussir mes examens - crainte que je n'aurais jamais osé énoncer à haute voix au risque de recevoir des remarques de la part de mes collègues telles que « Si toi tu

ne réussis pas, qui va réussir ? ». Depuis mon enfance, j'étais une excellente élève et j'avais toujours été jugée comme telle par mes camarades, c'est-à-dire qu'ils semblaient penser que j'étais infaillible au niveau scolaire et que rien ne pouvait me faire peur. Comme ils se trompaient ! Combien de fois avais-je versé des larmes sur mes cours, persuadée de ne pas être capable de les retenir ? Je voulais tout mémoriser mais, plus que par cœur, je voulais tout comprendre et je me posais sans cesse des questions qui dépassaient largement la matière transmise par les professeurs. Et c'était épuisant.

Je décidai d'appeler ma grand-mère avant de valider l'achat des places réservées à mon nom pour un vol Bruxelles - La Paz décollant une semaine plus tard. Une angoisse me gagna d'un coup. Je connaissais très peu ma *abuela* et je n'avais pas pratiqué mon espagnol depuis longtemps. Mes craintes se justifièrent car l'appel se révéla plutôt laborieux. Elle n'avait pas compris d'emblée que je comptais débarquer une dizaine de jours plus tard chez eux pour une durée d'un mois et je dus tout lui expliquer à nouveau. Au fur et à mesure de la discussion, je me sentis déjà un peu plus à l'aise à l'oral. C'était une promesse que j'avais faite à ma mère et j'y tenais beaucoup : je voulais connaître mes racines et ma famille. En Belgique, mon cercle proche se limitait à mes grands-parents, que j'aimais beaucoup, et à une tante et deux cousins que je voyais une fois par an, lors du réveillon de Noël.

La conversation s'était conclue de manière plutôt abrupte, ma *abuela* m'avait pour ainsi dire raccroché au nez après m'avoir confirmé que je pouvais loger chez eux. J'étais désarçonnée mais je m'empressai d'acheter mes billets pour ne plus avoir l'opportunité de me torturer l'esprit et de faire machine arrière.

Je voyais bien que mon père était sceptique quant à mon départ. Les relations avec la famille de ma mère étaient pour le moins tendues. Pourquoi ce séjour se passerait-il bien alors que je ne m'étais rendue qu'une fois en Bolivie, lorsque j'avais sept ans, et que cela avait été une catastrophe ?

De quoi aurais-je besoin sur place ? Je ne savais même pas comment j'allais être reçue ni si je logerais dans le confort. Tout à coup, mon plan me parut

insensé. Bien que ce soient des membres de ma famille, je ne connaissais pas ces gens. Et s'ils me faisaient sentir qu'ils en voulaient toujours à ma mère pour son « abandon » et sa trahison ? Si j'avais envie de rentrer à la maison ? Je n'étais jamais partie seule si loin de chez moi et pendant si longtemps. C'est ahurissant de constater à quelle vitesse un coup de folie peut laisser place à la panique. Je dressai une liste des indispensables dont j'aurais besoin sur place - ma liseuse (débordante de livres, au cas où je resterais cloîtrée dans ma chambre), mes vêtements ainsi que tout mon nécessaire de toilette et, surtout, la photo de ma mère qui ne me quittait jamais depuis qu'elle nous avait laissés six ans auparavant.

— Chérie, on doit te parler de quelque chose.

Quand maman adoptait un ton mielleux, ce n'était jamais bon signe. Elle avait pris le même timbre de voix quand Newton, le chien des voisins, que j'aimais comme si c'était le mien, était mort des années auparavant. Je regardai mon père. Il avait les yeux rouges. Qu'essayaient-ils de me dire ?

— Je suis malade.

Je regrettai immédiatement l'insouciance qui m'habitait quelques secondes plus tôt. Je ne pus me résoudre à sortir le moindre son de ma bouche et, pourtant, dans ma tête, les questions fusaient dans tous les sens. Elle sentit ma détresse. Après m'avoir pris la main, elle continua.

— J'ai une tumeur au cerveau.

Les sanglots de mon père percèrent le silence de plomb qui s'était installé.

— Le médecin pense que je n'en ai plus que pour quelques mois, peut-être un an.

Une multitude de sentiments luttèrent en moi : la tristesse, l'incompréhension, l'injustice et la colère. J'étais en colère que ce soit ma mère qui soit malade et pas celle de quelqu'un d'autre. Et j'étais en colère qu'on ne m'ait rien dit, comme si j'étais toujours une enfant. Qu'on m'annonce cela alors que la nouvelle était sans doute tombée depuis des jours. Et, plus que tout, j'étais en colère d'être la personne la plus égoïste qui soit. J'étais en train de laisser parler mon orgueil alors que ma mère allait mourir.